

Un centenaire qui honore la Suisse : Alexandre Yersin (1863-1943)

Autor(en): **Piffaretti, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études pédagogiques : annuaire de l'instruction publique en Suisse**

Band (Jahr): **54/1963 (1963)**

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-115087>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un centenaire qui honore la Suisse: Alexandre Yersin (1863-1943)

Le 23 septembre 1863, à Aubonne, naissait Alexandre Yersin, l'homme qui allait découvrir le bacille de la peste. Yersin commence ses études de médecine à Lausanne, les poursuit à Marbourg, puis à Paris. En 1886, il est assistant en pathologie, chez Cornil à l'Hôtel-Dieu, lorsqu'il se blesse en pratiquant l'autopsie d'un malade mort de la rage. Il se rend alors au laboratoire de Pasteur pour se faire vacciner, et, à cette occasion, fait connaissance de l'équipe qui travaille sous la direction de Pasteur. Il se passionne pour cette science nouvelle qu'est la bactériologie.

En 1887, il travaille à Berlin chez Koch, le savant qui a découvert quelques années plus tôt le bacille de la tuberculose.

De retour à Paris, Yersin entre à l'Institut Pasteur qui vient d'être fondé et il devient l'assistant de Roux.

Après avoir publié deux mémoires et sa thèse sur le bacille de la tuberculose, Yersin consacre les années 1888, 1889 et 1890 à la mise au point (avec Roux) du vaccin contre la diphtérie.

Mais, pris par un besoin d'aventure et d'évasion, Yersin s'engage comme médecin sur un navire des Messageries Maritimes et fait la navette entre Marseille et Saigon puis entre Saigon et Haïphong.

Quittant la navigation, il organise et accomplit, presque seul, trois expéditions successives dans le Sud-Annam, entre 1891 et 1894, expéditions qui lui permettent de découvrir et décrire certaines régions jusqu'alors inconnues des Européens. Rentré à Saigon en 1894, il entre à l'Institut Pasteur d'Indochine et reprend ses recherches bactériologiques, et, naturalisé Français, il est nommé médecin colonial de 2^{me} classe.

Nous sommes en 1894. Au début de l'année, la peste, dont on signalait des cas isolés en Mongolie et au Yémen, fait son apparition à Canton et tue 60 000 personnes en peu de temps. En mai la maladie atteint Hong-Kong et y fait de grands ravages. Chargé de mission, Yersin arrive à Hong-Kong le 15 juin et s'installe dans une paillote.

Il cherche à se procurer des cadavres de malades morts de peste pour en faire des préparations bactériologiques. Mais une mission scientifique japonaise l'a précédé à Hong-Kong et c'est à elle qu'est réservé le matériel d'étude. En payant des matelots anglais chargés

de faire enterrer les morts, Yersin réussit à se procurer quelques bubons pesteux. Il fait une préparation de ces bubons et découvre une véritable purée de microbes. Ayant enfin obtenu l'autorisation de faire des autopsies, il retrouve le microbe dans différents organes des cadavres humains et des cadavres de rats qui jonchent le sol de la ville. Il consigne sa découverte dans un mémoire daté de septembre 1894. On peut affirmer que, d'emblée, Yersin a tout dit sur le bacille de la peste; il a décrit sa morphologie, ses caractéristiques de culture, ses variations. En outre, il a su voir que le rat était le véritable réservoir des bacilles de la peste et que la peste, maladie primitive du rat, se transmet de celui-ci à l'homme par la piqûre de la puce. Puis, s'attachant au traitement du fléau, Alexandre Yersin met au point un sérum qui a donné de très bons résultats.

Mais le sérum s'obtient en partant du sang de chevaux, chevaux qu'il faut se procurer et entretenir en grand nombre. En plus de celui de Saigon, dirigé par Calmette, Yersin installe alors en Indochine un second Institut Pasteur, à Nhatrang. Il y étudie plus spécialement la peste bovine et diverses maladies vétérinaires infectieuses.

Il faut de vastes parcs et pâturages pour maintenir un cheptel suffisant. Devenu directeur des deux instituts Pasteur d'Indochine, il consacre son temps à mettre en culture de vastes terrains déboisés. C'est ainsi qu'il est amené à introduire en Indochine la culture de l'*Hevea brasiliensis*, ou arbre à caoutchouc, culture qui allait devenir une des sources de richesses du pays.

Dès 1914 Yersin s'acharne à acclimater l'arbre à quinquina. Il y parviendra après des essais très nombreux, conduits systématiquement et avec patience pendant quelque vingt ans.

Pendant son existence, Yersin a atteint aux honneurs: directeur de l'Institut Pasteur à Saigon, membre de nombreuses sociétés de savants, directeur honoraire de l'Institut Pasteur, Grand Officier de la Légion d'honneur, membre du Conseil économique et financier de l'Indochine... Et cependant il est toujours resté modeste, volontairement effacé.

Il fit de fréquents voyages en Europe, surtout pour garder un contact vivant avec l'Institut Pasteur de Paris. Mais ces voyages furent toujours brefs. La plus grande et la meilleure part de lui-même, il l'a donnée à l'Indochine, cette terre où il est mort d'ailleurs, le 1^{er} mars 1943, à l'âge de 80 ans.

En cette année du centième anniversaire de sa naissance, il fait bon nous arrêter un instant à méditer sur la vie de cet homme qui fut un savant de génie, un homme de science à l'esprit rigoureux, un chercheur infatigable et un grand bienfaiteur de l'humanité; qui sut aussi, Européen en pays colonisé, aimer ce pays et être celui qui donne et celui qui sert.

A. PIFFARETTI